Book Reviews/Comptes rendus

L'Écriture du scepticisme chez Montaigne.

Actes des journées d'étude (15–16 novembre 2001)

Réunis et publiés par Marie-Luce Demonet et Alain Legros

Travaux d'Humanisme et Renaissance 385

Genève, Droz, 2004, 347 p.

Il y a presque exactement quarante ans, au moment où je soutenais ma thèse sur Montaigne, je me flattais de bien connaître les *Essais*. Plus récemment, au cours d'un colloque, j'ai dit à un collègue qu'il y avait trop d'études sur Montaigne. Je me souviens de sa réponse plutôt verte et réprobatrice car il a entrepris de me démontrer à quel point je me trompais. Aujourd'hui, je sais qu'il me reste beaucoup à apprendre et que bien des choses doivent être éclaircies dans cet ouvrage si merveilleusement intrigant et si énigmatique. Si je vous fais part de ces réflexions, c'est qu'elles me sont venues à l'esprit en lisant les *Actes des journées d'étude* au Centre d'études supérieures de la Renaissance à Tours, en novembre 2001, publiés par Marie-Luce Demonet et Alain Legros. Ce dernier présente succinctement le recueil de communications sur l'écriture du scepticisme chez Montaigne, soulignant le défi de lire Montaigne, car « c'est toujours à la fois chercher sens, cohérences, prises, et douter de ce qu'on pense avoir trouvé » (7), non sans se rendre compte qu'« à terme, le doute gagnera [...] jusqu'au lecteur de ces articles, parfois convergents, parfois divergents » (9).

Divisé en quatre sections — Traits, Conférences, Dogmes et Expériences — le livre regroupe les dix-neuf articles qui, par leur variété, indiquent en partie l'étendue des connaissances de Montaigne, ou plutôt des intervenants, car ils font preuve de leur savoir dans des domaines aussi variés que la philosophie, la linguistique, la théologie, la médecine, la jurisprudence, la loi, la sociologie, etc. Il faut être un lecteur assidu pour suivre toutes les subtilités de l'argumentation. John O'Brien examine l'étroit rapport entre la médecine et la philosophie sceptique, Kirsti Sellevold étudie les ressemblances et différences entre les *phônai skeptikai* et les expressions modalisantes dans les *Essais*. Alain Legros reprend la thèse des « voix sceptiques » et voit un certain rapprochement entre la disposition des inscriptions au plafond de la librairie de Montaigne et « leur voisinage » dans « certaines pages de l'Apologie de Raimond Sebond » (41), et il reproduit quelques pages des *Essais* de l'édition de 1580 à l'appui de ses remarques. Sylvia Giocanti, de son côté, se penche sur la théologie et voit en notre auteur un « héritier de la tradition sceptique » (76) en ce qui concerne son attitude envers Dieu. Mireille Habert, dans un examen détaillé et intéressant de la traduction de Sebond, montre comment le traducteur a souvent

modifié sa version pour substituer « l'hypothèse à la conclusion irréfutable, amplifiant la rhétorique homilétique de l'ouvrage » (105).

Jean-Claude Margolin passe en revue quelques affinités entre Érasme et Montaigne et il y décèle « un scepticisme de caractère gnoséologique » ainsi qu'une certaine affinité avec la posture intellectuelle du doute cartésien (127). C'est l'opposition entre la « chose » et la « glose » et l'aspect commentateur de Montaigne qui retiennent l'attention de Bruno Pinchard qui, en faisant une comparaison avec Cajétan, en tire des conclusions pertinentes. En se référant à des textes juridiques et aux commentaires scientifiques, Stéphane Geonget montre comment l'image du vers à soie (III, 1) nous aide à comprendre l'étroit rapport entre « perplexité et scepticisme » (157) chez Montaigne. Olivier Guerrier trouve des rapprochements entre le concept du « possible » et la jurisprudence humaniste et y voit un « aspect essentiel de la gnoséologie des *Essais* » (168). L'influence du monde juridique sur Montaigne est de nouveau approfondie par Katherine Alquist qui y voit une explication de son syncrétisme. De même, Philippe Desan se réfère à la formation de Montaigne, mais il refuse de confondre le scepticisme avec un système philosophique : pour lui, le doute de Montaigne s'explique par « son expérience dans le domaine judiciaire » (187).

Dans son étude sur Montaigne et la foi, Jean-Louis Vieillard-Baron replace l'œuvre dans un contexte philosophique et montre comment notre auteur, au niveau humain, associe foi et bonne foi et, en nuanciant la pensée de Platon, a surtout prôné l'importance de la communication, par le « commerce des esprits » (199). Emmanuel Naya considère la foi de Montaigne dans un contexte catholique, tandis que Thierry Gontier s'interroge sur le sens du scepticisme montaigniste et conclut que pour Montaigne « la sagesse [...] s'inscrit [...] en premier lieu [...] plutôt dans une perspective physiologique » (237). Faisant appel à Bruno et à Guazzo, entre autres, Nicola Panichi nous invite à réfléchir sur la raison sceptique comme figure de l'éthique.

Prenant comme point de départ le commentaire du jésuite Maldonat sur la sentence de mort prononcée contre le Christ, André Tournon démontre magistralement comment les idées de Montaigne sur la « vérité » étaient redevables à sa connaissance de la jurisprudence et à son expérience juridique. Jean Balsamo nous convie également à repenser notre attitude vis-à-vis des propos de Montaigne dans III, 8, sur les dispositions testamentaires, où il voit plutôt que des « formules sceptiques apparentes » (286) des formules qui justifient « les choix du philosophe et [...] le confirme[nt] en gentilhomme » (287). Pour Gérard Defaux, c'est La Boétie et la responsabilité qu'avait Montaigne de le publier qui ont contribué à « son scepticisme

existentiel » (302). La dernière contribution, de Dominique Brancher, revient au lien entre la médecine et le scepticisme de Montaigne auquel la première a fait allusion. Se centrant sur l'image de la rhubarbe (11, 12), elle révèle de façon ingénieuse toutes les connotations de cette image dans un contexte pyrrhonien.

C'est à Marie-Luce Demonet de clore ce recueil et elle revient à la métaphore illustrée ludiquement par le frontispice et à la médaille de Montaigne, nous rappelant que « l'examen des opinions dans la balance est un mouvement perpétuel » (323). Il est certain que le recueil offre matière à réflexion. On peut se demander si l'argumentation n'est pas parfois quelque peu forcée, si les rapprochements ne sont pas fortuits, mais l'essentiel est qu'il s'agit d'un recueil qui nous incite à revoir constamment notre opinion sur Montaigne, à constater de nouvelles perspectives et à rester sceptique devant notre prétendue compréhension des *Essais*.

KEITH CAMERON, *Grasse*—*Université d'Exeter*

Charles G. Nauert

Humanism and the Culture of Renaissance Europe

Second edition. New Approaches to European History

Cambridge: Cambridge University Press, 2006. Pp. x, 253.

When the first edition of Charles G. Nauert's *Humanism and the Culture of Renaissance Europe* was published in 1995, it was deservedly admired. For instance, Albert Rabil noted in *Renaissance Quarterly* that it was "the best synthesis of humanism by one writer thus far penned," and James Estes in the *Sixteenth Century Journal* that it was "a masterpiece of concision." But Rabil also identified problems in the book's treatment of certain topics, including art and the activities of women humanists. Estes, for his part, remarked at the beginning of his review that although the book was part of a series called "New Approaches to European History," its approach to its subject was hardly new. Both reviewers looked forward to the eventual appearance of a revised edition. This has now appeared, again in the Cambridge "New Approaches" series, with an updated bibliographical essay, and revised treatments of three topics: fifteenth-century Italian education, civic humanism, and women humanists. These do not by any means add up to a radical overhaul, and the third has the disadvantage of having been completed before Nauert could see Jane Stevenson's *Women Latin Poets* (2005).

So, on the one hand, Nauert's work is still greatly to be admired: at its best, this book offers a fine combination of magisterial learning and lucid expository prose.